



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Par an \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

PREMIER PRIX AU CONCOURS INTERNATIONAL DE BRUXELLES 1885

QUININE

ET
FIEVRES
INDIGESTION
DES MARAIS

FEUILLETON du CANARD

LES CRIMES

DE

POLICHINELLE.

(Suite.)

A cette vue, les cœurs les plus fermes se sentirent ébranlés. Toutes les femmes poussèrent des cris épouvantables et tombèrent évanouies dans les bras de leurs maris, les filles d'honneur tombèrent dans ceux des officiers d'état-major ou des pages. Quatre ou cinq étaient si laides qu'il n'y eut personne qui voulut leur prêter secours. Et pendant ce temps le rire continuait toujours, aigu d'abord comme la plus haute note du violon, puis se renflant peu à peu, faisant le tour de la salle, répété par tous les échos surtout par toutes les fenêtres et par la grande porte du palais, traversant la place, se répandant dans toutes les rues de la ville et s'élevant au loin sur la mer. On assure qu'il fut entendu jusqu'à Babylone et qu'il fit frissonner le poil des onagres au fond du désert de Mésopotamie.

A ce rire effroyable succéda un autre prodige. Aussitôt que les dames évanouies eurent repris leurs sens, une voix claire et puissante qui venait comme le rire de la bouche de l'ami de Polichinelle prononça ces paroles :

— Le trésor que contient ce coffre est le donaire de la princesse Isoline. Nul autre qu'elle ou son mari le prince Polichinelle n'aura le droit de l'ouvrir ou même de toucher à cette clef. Le roi Pantalon est un vieux filou qui a voulu escroquer son gendre. Tôt ou tard il en sera puni.

Pantalon s'isola d'une frayeur mortelle, tomba à genoux en s'écriant : Seigneur mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! Mon Dieu Seigneur !



La Picotte ayant entendu dire que le candidat du *Monde* supprimerait le bureau de santé en cas d'épidémie, se présente le 1er Mars dans un des polls pour voter en faveur de M. Decary.

Et il se mit à réciter son *Pater* qu'il avait oublié depuis bien long temps.

Quand à Polichinelle, il prit la clef dans la serrure, s'agenouilla respectueusement devant la princesse, lui mit dans la main et lui dit avec cette grâce incomparable qui orna ses moindres discours :

— Belle Isoline, cette clef, ce trésor inépuisable, mon cœur, ma vie, tout est à vous. Consentez-vous à me prendre pour mari ?

Elle abaissa modestement les yeux sur ce séduisant bossu, rougit un peu comme il convient aux demoiselles bien élevées, et répondit avec une douceur infinie :

— Ah ! seigneur Polichinelle, pourrais-je hésiter ? N'est-ce pas le désir de mon père et de ma mère ?

Il devint plus pressant et ajouta : — O ma belle princesse, ce n'est pas seulement à votre obéissance, c'est aussi à votre inclination que je voudrais devoir le bonheur qui m'attend.

— Ah ! vous me pressez trop, répliqua-t-elle en minaudant. Puis elle rougit encore un peu plus, et enfin laissa échapper ce doux aveu :

— Eh bien, oui, prince, puisque vous voulez le savoir, mon cœur est d'accord avec le vôtre, et s'il m'était

permis de souhaiter quelque chose, mon vœu le plus cher serait d'épouser le fils de l'empereur Engoulatromba.

En disant ces mots, pour cacher son émotion elle ouvrit le coffre mystérieux et fit signe à tous les spectateurs de s'approcher.

Mais comment décrire toutes les merveilles que contenait ce meuble prodigieux ? Comment en donner une idée au lecteur qui n'a jamais rien vu de plus précieux que de l'or, des perles, des diamants et autres baguettes de cette espèce ?

Le fameux Ko hi-noor, ce diamant sans pareille qui servait d'agrafe à la fameuse Nourounihar, fille de Chagan, empereur des Indes, n'avait qu'un petit caillou ramassé au fond d'une rivière si on l'avait comparé à la moindre des pierres étincelantes qui formaient la couronne de la belle Isoline. Aussi venaient-elles toutes d'une mine que le Diable faisait exploiter par les damnés dans ses domaines souterrains.

Polichinelle prit la couronne avec les deux mains et voulut la poser lui-même sur la tête de la princesse. Celle-ci se récria, la croyant trop vaste et craignant qu'elle tomba sur son nez, mais la couronne était fée, c'est-à-dire vivante et s'adapta d'elle-même sur son front. Ce ne fut pas le moins

étonnement d'Isoline.

Quant aux bracelets, aux colliers, aux bagues et aux bijoux de toute espèce, on n'en peut rien dire sinon qu'ils surpassaient autant les choses que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom que celles-ci surpassent à leur tour les parés des rues.

Le moindre diamant, examiné et pesé par un Juif d'Amsterdam, fut estimé si haut qu'un budget trois fois plus considérable que celui de la République Française (qui est pourtant le plus énorme de tous les budgets connus), aurait à peine pu en payer la moitié.

Quant aux pièces d'or de vingt francs, toutes marquées au chiffre et portant le portrait fort ressemblant de la belle Isoline (c'était une galanterie de Polichinelle), elles étaient innombrables et l'on se pressait tellement pour les voir que la princesse faillit être renversée et foulée aux pieds. Alors, pour la dégager sans violence, Polichinelle saisit à pleines mains douze ou quinze poignées d'or et les jeta par la fenêtre en disant avec noblesse :

— Tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat !

Aussitôt soldats, courtisans, officiers d'état-major, ministres, dames d'honneur, filles d'honneur, pages et mar-

mitons laissant là le coffre, la couronne et la famille royale et coururent sur la place pour avoir leur part de cette bienfaisante pluie d'or. Même leur empressement fut si grand, et si grande aussi la confusion qu'une dame eut la jambe cassée, une autre eut le bras luxé, une autre fut jetée à terre et foulée aux pieds des passants comme un fantassin mourant par une charge de cavalerie. Quant aux nez et aux yeux posés, aux dents brisées, aux mâchoires brisées, il y en eut un nombre incalculable.

Polichinelle considérait ce spectacle avec bonheur. Mais voilà que tout à coup sonna au beffroi de la cathédrale. Alors il sentit qu'il était temps de se retirer et prit congé de leurs Majestés.

— Où logez-vous demanda le roi ?
— Dans mon vaisseau-amiral sur la mer.

— A demain, prince. A dix heures du matin.

— Ah ! soupira Polichinelle en levant les yeux au ciel, ces dix heures dureront autant que dix siècles.

Quand il fut parti, Pantalon demanda :

— Eh bien ! Isoline, que penses-tu de ton futur mari ?

La tendre et charmante princesse répondit :

— Papa, je n'ai jamais rêvé rien de plus beau.

— Ah ! ah ! Et toi ! Gertrude ?

La reine leva la tête et répliqua en soupirant aussi, mais d'une autre façon qu'Isoline :

— Je prie Dieu que ce beau n'aime pas le malin, car chez nous !

— Oh ! maman !

— Après tout, ça ne me regarde pas. Je ne serai que sa belle-mère, moi ; mais toi, tu seras sa femme, et j'en tremble d'avance.

Pantalon ajouta :

— Toujours des jérémiades ! Va te coucher, ma femme ! Allons nous coucher, ma fille !

XVI

Faut-il raconter maintenant les fêtes du mariage et sa prodigieuse magnificence ? Faut-il dire que jamais plus grand roi n'avait marié plus belle princesse ; à plus séduisant bossu : que jamais peuple n'avait montré plus d'amour à son roi, à sa reine, à sa princesse royale, à la dynastie toute entière ; que jamais plus délicieux festin ne fut servi à une noblesse plus fidèle et plus brave, à une magistrature plus intègre, à une finance plus honnête, à un clergé plus digne de vénération, à des ministres et à des sous-secrétaires d'Etat plus respectables et d'une meilleure tenue ?

Non certes, vous le devinez sans peine. Pour vous en donner une idée